

SOMMAIRE

INTRODUCTION	3
LE FILM	4
1 - Générique	4
2 - Résumé	4
3 - Le réalisateur et sa filmographie	5/6
PISTES D'ANALYSE ET DE REFLEXION	7
1 – Genèse du film	7
2 – Les trois temps du film	8
3 – Essai d'analyse filmique	10
AUTOUR DU FILM	14
1 – Articles de presse	14
2 – Petite Bibliographie	14

« Les idées ont des ailes...
Personne ne peut les arrêter !

– Moi si ! Je peux brûler ses livres
et le bannir au bout du monde ! »

Extrait du dialogue d'Al Massir (Le Destin) de Youssef Chahine.

INTRODUCTION

Précisons ici les intentions de ce dossier : il ne s'agit pas de compiler des articles de manuels de philosophie ou d'histoire de la philosophie à propos de la pensée d'Averroès : l'auteur de ces lignes n'est pas philosophe ; il ne ferait donc que du « copier-coller » sans intérêt. D'autre part, l'intervenant d'après-film sera certainement plus qualifié pour répondre à toutes les questions sur la philosophie médiévale ; la philosophie arabo-musulmane ; le cas d'Averroès ou les rapports entre Raison et Religion...

L'objet de ces quelques pages est donc avant tout une réflexion subjective et une base documentaire sur une création artistique, et son créateur, en rapport avec le thème du festival. Le film choisi ici n'est donc pas qu'un prétexte pour débattre d'Averroès ou de la tolérance : il constitue un objet d'analyse et de réflexion par lui-même.

Mais ce dossier n'est pas non plus une analyse filmique très poussée : une classe de terminale peut difficilement consacrer 2 à 3 heures pour « décortiquer » une séquence du film (Image, son, montage ...) ou suivre le traitement cinématographique de tel ou tel personnage, K7 ou DVD à l'appui.

Ainsi, on ne trouvera pas ici et comme à l'habitude de découpage séquentiel complet et précis, ni d'analyse séquentielle fine (si le cœur vous en dit, essayez la séquence de la danse « thérapeutique » pour Abdallah, c'est un petit bijou de montage).

Que reste-t-il donc comme objectif d'analyse ? Tout simplement essayer d'appréhender un objet de création artistique avec une ligne directrice simple et claire : « Al Massir » nous parle avant tout du présent (Averroès prétexte, mais aussi contemporanéité du message issu du Moyen âge...) : autrement dit, le film est un discours sur l'Égypte d'aujourd'hui, mais aussi sur le monde d'aujourd'hui. Une fois de plus, une œuvre artistique de qualité part du particulier pour atteindre à l'universel...

La méthode sera simple : toujours partir du film (l'image, les dialogues, le montage, les propos du cinéaste, etc.) pour bâtir un discours d'analyse en rapport avec le thème du festival.

Le DVD du film de Youssef Chahine est disponible aux éditions Montparnasse.

1 - Générique

Production	Égypte (MISR International Films, Youssef Chahine) France (F2 Cinéma, CNC, Fonds Sud Cinéma) Humbert Balsan (Ognon Films) et Gabriel Houry
Producteurs délégués	
Distribution	Pyramide
Scénario et Dialogues	Youssef Chahine et Khaled Youssef
Réalisation	Youssef Chahine
Image	Mohsen Nasr
Son	Gasser Khorched
Musique	Kamal El Tawil et Yohia El Mougy (chansons interprétées par Mohamed Mounir)
Montage	Rachida Abdel El Salam assistée d'Annette Dutertre (son)

Durée : 35 Format 1.85, 140 mn

Sortie en France : 15 octobre 1997

Palmarès : Sélection officielle hors compétition Cannes 97

Interprétation

Al Mansour, le calife de Cordoue (Mahmoud Hemeida), Al Nasser, son fils aîné (Khaled El Naboui), Abdallah, son fils cadet (Hani Salama), Abou Yehia, frère du calife (Seif Abdel Rahman), Zeinab, femme d'Averroès (Safia El Emary), Manuella, la gitane (Laila Eloui), Marwan, le barde (Mohamed Mounir), Youssef (Joseph) le chrétien (Farès Rahouma), Sarah, sœur de Manuella (Ingi Abaza), Salma, fille d'Averroès et de Zeinab (Régina), le Cheikh Riad (Ahmed Fouad Selim), Badr, le corrompu (Ahmed Moukhtar), Borhan, le « sbire » de la secte (Abdallah Mahmoud), l'émir de la secte « Al Charah » (Magdi Idris), Saad, le dévoyé de la secte (Amir El Assimi).

2 - Résumé

L'occident médiéval, à l'extrême fin du XIIème siècle. A Carcassonne, un lettré est brûlé vif par l'inquisition : il a osé traduire les œuvres « d'Averroès l'hérétique ».

A Cordoue, son fils Joseph est recueilli par Averroès, lui-même en lutte contre une secte islamiste fanatique et ses alliés auprès du pouvoir califal. Entouré de penseurs et de bons vivants (notamment le barde Marwan et sa compagne gitane Manuella), il continue malgré tout son œuvre, son enseignement et son rôle de Juge suprême. Complots (Abdallah, le fils cadet du calife est récupéré par la secte) et attentats se succèdent : Marwan en sera la principale victime. En point d'orgue, Averroès est contraint à l'exil et ses œuvres sont brûlées publiquement. Mais en réalité, la secte est défaite : des copies ont été mises en lieu sûr, et les complices de la secte sont démasqués par Abdallah, revenu à la raison, et Nasser, fils aîné du calife ; celui-ci n'a plus qu'à s'en débarrasser habilement. Symboliquement, le dernier plan du film est une incrustation sur fond de flammes d'un extrait des dialogues du film : « La pensée a des ailes, nul ne peut arrêter son envol » avec la signature de Youssef Chahine.

3 - Le réalisateur

Youssef Chahine

Né en 1926 à Alexandrie (ce jeune cinéaste a donc 77 ans !), Youssef Chahine est à ce jour le représentant le plus connu et le plus prolifique du cinéma arabe. Issu d'une famille chrétienne, dans l'Alexandrie et l'Égypte d'avant 1956 - c'est-à-dire cosmopolite et multiconfessionnelle - il s'embarque pour les États Unis en 1945, et y suit les cours, couronnés d'un diplôme, du cours d'art dramatique de Pasadena, près d'Hollywood. Rentré en Égypte, il devient réalisateur et signe son premier long-métrage en 1950, *Papa Amin*, dans un contexte euphorique, puisque l'Égypte produit alors 120 films par an. Son travail intense (en gros un film par an entre 1950 et 1970) oscille entre grand spectacle et analyse sociale ; ce qui lui vaut une accumulation de succès, d'échecs et surtout de problèmes avec le pouvoir égyptien. Ces conflits culminent en 1964 par un exil volontaire de 18 mois au Liban et en Espagne (où il tourne *Sables d'or*, seul film qu'il renie, le qualifiant de « combine absolument sordide »). Sa carrière est relancée par le film *La Terre* (soutenu en France par J.L. Bory) ...mais *Le Moineau* subit lui aussi la censure pendant quelques mois. Il fonde en même temps sa propre maison de production MISR (Égypte (en arabe) International Films), pour échapper au carcan du cinéma d'état égyptien.

À partir de la fin des années 70, Alexandrie reprend une place importante dans son œuvre (3 films) et lui permet, avec *Le Sixième jour*, auréolé du rôle principal dévolu à Dalida, et la superproduction *Adieu Bonaparte*, de prendre une dimension vraiment internationale.

L'Emigré (1994) lui vaut encore les foudres de la censure et même des menaces de mort de la part des fanatiques musulmans... mais la réponse de l'auteur à travers *Le Destin* (1997), ainsi que sa consécration la même année à Cannes (Prix du Cinquantenaire du réalisateur) marque son entrée définitive (et vivant !) dans le panthéon des grands réalisateurs mondiaux.

Enfin, et on l'oublie souvent, Youssef Chahine est aussi un enseignant du cinéma depuis plus de trente ans ; et un homme engagé - comme en témoigne un entretien avec Charles Tesson, publié dans le n° 563 des Cahiers du Cinéma.

Bref, Youssef Chahine est un honnête homme...

FILMOGRAPHIE : 34 longs-métrages et 3 documentaires

1950	Papa Amin
1951	Le Fils du Nil
1952	Le Grand Bouffon La Dame du train
1953	Femmes sans hommes
1954	Ciel d'enfer Le Démon du désert
1956	Les Eaux noires
1957	Tu es mon Amour Adieu mon Amour
1958	Gare centrale Djamila l'Algérienne
1959	A toi pour toujours
1960	Entre tes mains
1961	L'Appel des amants Un homme dans ma vie
1963	Saladin
1964	L'Aube d'un jour nouveau
1965	Le Vendeur des bagues
1966	Les Sables d'or
1967	La Fête du Mayroun (documentaire)
1968	Ces Gens du Nil
1969	La Terre
1970	Le Choix
1972	Salwa ou la petite fille qui parle aux vaches (documentaire)
1973	Le Moineau
1976	Le Retour de l'enfant prodigue
1978	Alexandrie, pourquoi ?
1982	La Mémoire
1984	Adieu Bonaparte
1986	Le Sixième Jour
1989	Alexandrie encore et toujours
1991	Le Caire... raconté par Chahine (documentaire pour la télévision)
1994	L'Emigré
1997	Le Destin
1999	L'Autre
2001	Silence...on tourne

PISTES D'ANALYSE ET DE REFLEXION

1 – Genèse du film

« Voilà mon Averroès, mon point de vue sur lui. Vous en avez un autre ? Montrez-le, mais n'interdisez pas à celui-ci de vivre. »

Youssef Chahine.

Entretien publié dans les Cahiers du Cinéma, n°563, décembre 2001

En compilant les entretiens et les déclarations de Y. Chahine, soit sur *Le Destin* en particulier, soit sur son œuvre en général, on peut aisément réunir les éléments qui ont présidé à la création de son film. Si de manière anecdotique, Chahine se rappelle d'une émotion ressentie à Venise (en 1952, lors d'une soirée avec ambiance arabo-andalouse), les origines du film sont plutôt à rechercher dans le contexte récent, à la fois pour l'auteur et pour son pays, voire le monde arabe.

Si la genèse du scénario a été difficile (sur plusieurs années), le personnage d'Averroès s'est imposé à l'auteur assez facilement... et présente l'avantage d'être inattaquable, même pour les intégristes « institutionnels » : la secte présentée dans le film est trop extrémiste (Chahine la rapproche des GIA algériens) pour que le public puisse s'y reconnaître.

Mais un des points d'origine, c'est l'expérience quasi-personnelle de Youssef Chahine par rapport aux mécanismes « d'entrée » dans une secte. Le spectateur averti aura remarqué qu'après le dernier plan du film, le visage de l'acteur Hani Salama, incarnant Abdallah, apparaît avec la mention « pour la première fois ». En effet, l'acteur pressenti pour le rôle (Mohsen Mohiedine, qui était un des rôles principaux du *Sixième jour* et d'*Adieu Bonaparte*) a été embrigadé dans une secte islamiste juste au début du tournage. Youssef Chahine, très touché, a alors étudié de très près les moyens mis en œuvre par les sectes-quelles qu'elles soient - pour transformer des individus que rien ne disposait à intégrer ce genre d'organisation.

Bien plus, cette recherche s'est transformée en élément essentiel du scénario : dans le film, après l'attentat commis contre Marwan, le barde, Averroès demande à rencontrer Saad, frère de l'agresseur, qui a réussi à quitter la secte. Alors, dans une superbe séquence au montage alterné, appuyé par la voix off de Saad, il donne à voir par l'image et le son le processus d'intégration dans la secte, mais appliqué à Abdallah, fils cadet du Calife. Bien plus, Youssef Chahine a pris bien soin, en amont, de présenter les premières tentatives de séduction des intégristes - via le personnage si séduisant de Borhan - , et surtout la fragilité psychologique d'Abdallah, lors des dialogues avec son père, le Calife. Face à ces processus, bien détaillés, Youssef Chahine propose des antidotes, notamment par la présence des proches, la fête et la danse (une séquence magistrale !).

Un deuxième élément d'origine se révèle également au spectateur averti : c'est l'attentat contre Marwan, où le cinéaste prend bien soin de détailler le mode opératoire, c'est-à-dire un coup de couteau porté à la gorge. Il s'agit tout simplement de la réplique de l'attentat, bien réel celui-là, contre l'écrivain Naguib Mahfouz, l'écrivain cairote mondialement connu, et ami de Youssef Chahine. À l'instar de son double

cinématographique Marwan, il représente trop d'insolence, de joie de vivre et d'humour - rien de pire peut être pour un fanatique.

Le troisième aspect de la genèse du film est lui plus général : il transparait avec la comparaison évidente entre l'autodafé des œuvres d'Averroès doublé de son exil dans la fiction... et les multiples problèmes, interdictions, exils plus ou moins longs et forcés subis par Youssef Chahine dans sa longue carrière.

On ne peut que penser en particulier au jugement de décembre 1994, interdisant la diffusion de *L'Emigré*. Pour l'anecdote et de manière significative, extrémistes musulmans et chrétiens s'étaient retrouvés d'accord, avec des arguments opposés, pour la censure du film. Ce jugement pose d'ailleurs un problème plus large que celui du « simple » fanatisme religieux : il s'agit des rapports troubles entretenus par le pouvoir politique et les forces intégristes.

En clair, et on y reviendra dans la deuxième partie, le Calife Al Mansour, manipulant et étant manipulé par Cheikh Riad - la branche politique de la secte, comme on dirait aujourd'hui ! - cacherait peut-être le gouvernement de l'Egypte actuelle...

Cela dit, ces origines très « politiques » pourraient laisser penser que le film de Youssef Chahine est donc une « grosse machine » anti-intégriste, avec démonstrations pédagogiques à l'appui - bref pour faire vite et simple un film d'Agit' Prop' limite pamphlet. Il n'en est rien, et c'est ce qui en fait l'intérêt.

2 - Les trois temps du film

« Dans *Le Destin*, j'ai retrouvé mon Alexandrie (celle de son enfance, NDLA) quelque part en Andalousie au XII^{ème} siècle, qui était le siècle de *Saladin*. J'ai montré que tout le monde vivait en harmonie et que ça marchait. Tout cela a été brisé. »

Extrait du n°563 (décembre 2001) des *Cahiers du Cinéma* .

Cette déclaration de Youssef Chahine montre un mélange intéressant mais complexe de contextes historiques : une Andalousie XII^{ème} siècle, mythifiée, servant de base à l'évocation nostalgique de l'Alexandrie cosmopolite et multiconfessionnelle « d'avant » (c'est à dire d'avant 1956-1960) donc par là même une critique du monde (pas seulement arabe) d'aujourd'hui.

Essayons d'y voir un peu plus clair.

D'abord le premier temps, soit le temps du récit.

Nous sommes donc à Cordoue, à la fin du XII^{ème} siècle. Le film donne même un élément chronologique précis, la bataille d'Alarcos. Celle-ci, bien réelle, s'est déroulée en 1195, et a consacré la victoire du Calife Al Mansour (« le victorieux ») sur les troupes d'Alphonse VIII, roi de Castille.

L'Espagne - Al Andalus pour les arabes - est alors depuis deux siècles en « Reconquista » par les chrétiens, qui refoulent lentement, mais inexorablement, les arabo-musulmans toujours plus au sud. À cette époque, à peu près le tiers sud est encore sous la domination des Califes, avec des villes comme Valence, Cordoue, Séville, Murcie ou Mérida. Il s'agit même, à l'instar de la victoire d'Alarcos, d'une éphémère « renaissance » due aux Califes Almohades... mais qui ne durera pas.. Après la victoire de Las Navas de Tolosa en 1212, les troupes chrétiennes reprennent Cordoue en 1236, Séville en 1248. À partir du début du XIV^e siècle, l'Espagne musulmane se réduira au Royaume de Grenade, disparu comme chacun sait en 1492.

Pour Youssef Chahine, cette période représente donc une certaine apogée culturelle symbolisée par Averroès. Mais on peut aussi citer Moïse Maïmonide, lui aussi cordouan et tout à fait contemporain : Averroès est né en 1126 à Cordoue, et mort à Marrakech en 1198 ; Maïmonide est né en 1135 à Cordoue, et mort au Caire en 1204.

L'un comme l'autre ont subi les persécutions almohades, et l'un comme l'autre ont été contraints à l'exil : preuve qu'Al Andalus n'était pas si tolérante que cela ; et qu'on a souvent trop exagéré la « terre des trois religions » en tant que terre de rencontre, d'échanges et de tolérance.

On peut lire sur ce point l'article de Joseph Perez « Chrétiens, juifs et musulmans en Espagne : le mythe de la tolérance religieuse VIII^{ème} - XV^{ème} siècles, dans le n°137 du magazine *L'Histoire* d'octobre 1990.

Mais là encore, la réalité historique, même si elle est intéressante à connaître, importe peu : c'est plutôt l'image que s'en fait Youssef Chahine, à la fois au travers du personnage d'Averroès (« c'est un peu moi ») et de cette Andalousie rêvée - qui rappelle plutôt Alexandrie. Cela dit, Youssef Chahine n'a pas traité « par dessus la jambe » le contexte de son film : il a fait de nombreuses recherches sur Averroès, bien sûr, mais aussi sur les costumes et la langue même (il a évité l'arabe dialectal). De plus, les séquences de « négociations » avec les armées chrétiennes correspondent à la réalité : le découpage complexe de la péninsule ibérique en royaume ou principautés rivales autorisait toutes les alliances possibles (la « vraie » histoire du Cid est éclairante sur ce point). Enfin, et c'est peut-être le plus important, il met en exergue le parallélisme du fanatisme : si on brûle en Al Andalus, on ne brûle que « les livres », alors qu'à Carcassonne, on brûle les livres et les hommes. Là encore, la réalité historique donne raison à Youssef Chahine : si les Almohades n'étaient pas des modèles de tolérance, les bûchers humains sont une spécialité des procédures de l'Inquisition, en lutte contre les hérétiques cathares du Languedoc. Il n'est donc pas aberrant historiquement « d'inventer » le personnage du père de Joseph.

Le deuxième temps, c'est celui de la réalisation.

Comme on l'a déjà vu, il s'inscrit à la fois dans un contexte de difficultés personnelles pour Youssef Chahine, notamment autour de son film *L'Emigré*, mais aussi de « montée » générale de l'intégrisme musulman dans le monde arabe, l'Égypte en étant un des foyers les plus anciens (les Frères Musulmans ont été fondés entre 1927 et 1929 à Ismaïlia et au Caire).

Dans un présent de création (1996/97) difficile, Youssef Chahine essaye donc de retrouver une autre Égypte, celle de son enfance et adolescence : l'Alexandrie cosmopolite et multiconfessionnelle. N'oublions pas qu'il est lui-même chrétien, que la plupart de ses amis étaient ou sont juifs, et qu'il est polyglotte (Arabe, Français, Anglais, Italien...). Cette Égypte a en grande partie disparue, à la fois à cause du nationalisme nassérien et surtout des conséquences des défaites de 1956 et 1967 face à Israël : les communautés juives, italiennes, grecques ou chypriotes ont rapidement quitté Alexandrie. On retrouve cette nostalgie passée-présente, traité de manière plus légère mais tout aussi efficace dans la comédie *Un été à la goulette* de Férid Boughédir (1996).

Enfin, dernier temps, celui du spectateur.

Il est évident que *Le Destin*, déjà très engagé en 1997, prend un sens encore plus fort après le 11 septembre 2001. Chahine lui-même l'indique dans un entretien, publié en décembre 2001 par les *Cahiers du Cinéma* : « Il y a deux films que les Américains devraient voir en ce moment : *Le Destin*, pour savoir ce qui se passe avec les ultra-terroristes ou ultra-intégristes, et *L'Autre*, pour découvrir ce qu'a fait la mondialisation (...) Dans *Le Destin*, il y a une analyse de la mentalité-même de ce qu'ils appellent le

terrorisme (...) D'ailleurs, je n'ai pas été trop surpris par les attentats. Ça ne m'a pas contenté, mais c'était inévitable. »

Quant à la situation de la création cinématographique, il indique tout simplement que « le président Moubarak n'aime pas le cinéma » ou « Nous sommes dans une autocratie. » Les 6 ans qui séparent la première diffusion du *Destin* en France et la vision par des lycéens d'aujourd'hui ne changent rien, au contraire même, les dialogues font encore mouche :

Marwan : « le dernier poème (...) ça contient assez de souffre pour nous envoyer tous en taule ! »

Averroès : « Que de gens ont cru au pouvoir réprimer la vérité, anéantir la raison par la répression. »

Paradoxe du succès, Youssef Chahine reconnaît qu'aujourd'hui, grâce au succès du *Destin* et de sa reconnaissance à Cannes, il ne craint ni ne risque plus grand chose du pouvoir égyptien.

Reste la tonalité générale du propos du *Destin* par rapport au temps présent : l'optimisme proclamé par le film (à la fois par le traitement de l'image et l'épilogue du récit) est tempéré par les derniers propos de Youssef Chahine. *Le Destin* et sa finesse, son ironie, fait plutôt exception dans le paysage de la création cinématographique égyptien. Youssef Chahine parle plutôt d'un système gangrené par l'argent et la facilité démagogique : « En plein milieu d'un film comique, on va brûler tout à coup le drapeau américain et la salle va applaudir. Ils font tout ce qui est le plus simple possible pour pousser l'émotion au maximum, au nom du nationalisme... Ils s'en fichent comme de l'an 40 pourvu que ça rapporte (...) Le cinéma égyptien ne parle pas de tous les maux, mais des plus faciles (...) Ça devient un peu ridicule. Ils penchent vers l'ultra-nationalisme, vers l'antisémitisme, parfois. Moi j'ai peur de ça !. »

À l'aune de ce jugement pour le moins pessimiste, *Le Destin* apparaît donc au spectateur de 2003 comme un film nécessaire, voire indispensable pour conserver un ancrage humaniste dans un monde de plus en plus gangrené par le manichéisme.

3 – Essai d'analyse filmique

1) Le récit

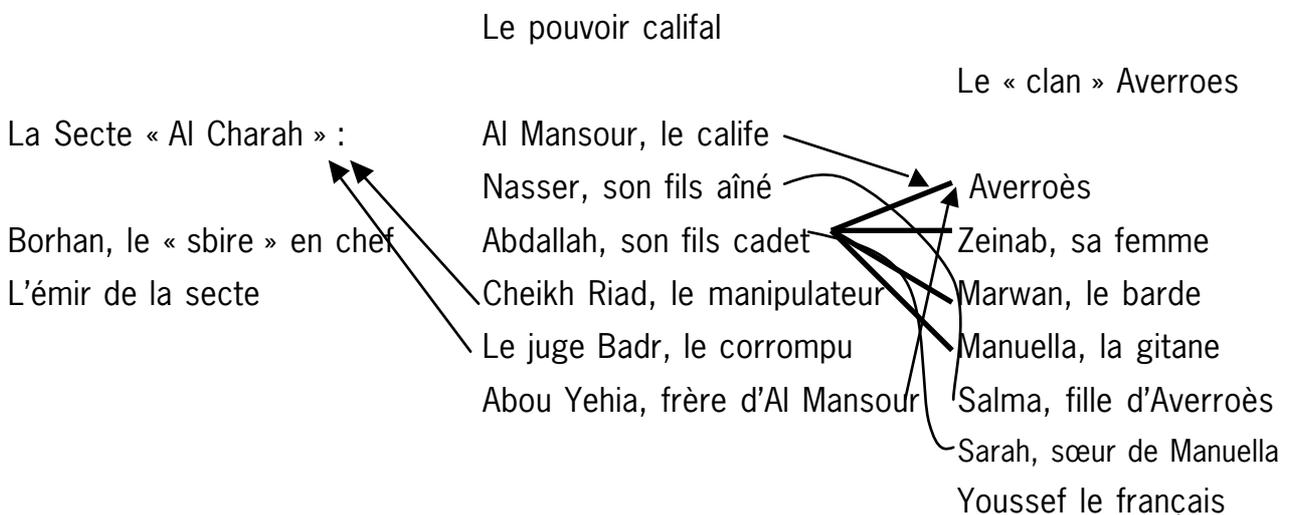
Le scénario du *Destin*, précédé de deux entretiens entre Youssef Chahine et Thierry Jousse (1996 et 1997) a été publié dans la collection « Petite bibliothèque des Cahiers du Cinéma ». L'étude précise de ce texte, allié à sa comparaison avec le film réalisé, permet à la fois de clarifier un film pour le moins foisonnant, mais aussi de mieux comprendre les phases de sa création.

En effet, Youssef Chahine indique que la construction du scénario s'est étalée sur 3 ans, et a connu plusieurs versions successives : celle donnée par le livre ne comporte pas d'indications précises, mais il est certain que même si elle est la version définitive, le film tourné s'en éloigne assez fortement.

En effet, si la version « écrite » du *Destin* indique bien les deux bûchers (Languedoc et Cordoue) comme bornes du film, les différences apparaissent à la fois en terme d'organisation du récit (le film tourné correspond souvent aux scènes écrites, mais pas forcément dans l'ordre prévu ; les exemples abondent) et de construction du récit (de nombreuses scènes écrites n'apparaissent pas dans le film : n'ayant pas plus de renseignements, et les bonus du DVD n'apportent rien sur ce point, il est impossible de savoir si ces scènes ont été non montées ou tout simplement non tournées.). Ces

différences relèvent d'une logique simple : la clarification du propos par la simplification. En effet, de nombreuses séquences « relationnelles » (notamment entre le Calife et ses fils, ou entre les fils et leurs amours) n'apparaissent pas dans le film. Plus significatif encore, un personnage important, prévu initialement, disparaît au final. Il s'agit de Tamim, lettré, qui subit l'attentat au poignard...et qui est veillé jalousement par son meilleur ami... qui n'est autre que Marwan. Dans la version filmée, c'est Marwan qui va condenser le personnage de Tamim, puisqu'il va subir à la fois l'attentat au poignard (il est alors logiquement veillé par Manuella, sa compagne) et le meurtre final. Cette simplification s'explique surtout par le fait que les personnages d'Averroès, de Youssef et de Marwan sont eux-mêmes des « Chahine bis », on y reviendra. Rajouter un quatrième « avatar » de l'auteur aurait dilué à l'excès le propos dans un film déjà fluide (les 2h15 « passent » facilement).

L'organisation des protagonistes est assez simple : c'est une structure triangulaire, avec des liaisons :



Légende des liaisons :

- Liens amoureux —
- Liens politiques ←
- Liens d'amitié —

Ces liaisons permettent un récit foisonnant, où les protagonistes se rencontrent souvent, soit intimement (le dialogue classique, en champ/contre champ) soit en groupe (en intérieur : exemple de la maison d'Averroès ; en extérieur : les deux séquences « musicales »)

De plus, et c'est ce qui rend le film intéressant, il devient multiforme grâce à cette structure : film d'action, film musical, histoire(s) d'amour(s), message politique... Bref il allie « l'enchantement de la comédie musicale hollywoodienne avec les magies du conte arabe et le souffle d'une épopée universelle » (J. M. Frodon, *Le Monde*, octobre 1997) ou « (ce) film est un fleuve, il prend sa source dans l'histoire des musulmans au XII^e siècle, irrigue les principes de tolérance et de plaisir, avant de se jeter dans la mer de nos

« questions » contemporaines (Antoine de Baecque, *Cahiers du Cinéma*, n°517, octobre 1997).

On le voit, on est loin du « pensum » ou du pamphlet qu'on aurait pu craindre en étudiant la genèse du film. En clair, on a donc un film extrêmement travaillé et construit, au service d'un message, mais dans une logique grand public, avec comme ligne directrice le plaisir du spectateur à travers une émotion réelle. Elle frôle le pathos parfois, mais reste profondément honnête.

2) Les personnages

Revenir sur la caractérisation de chacun d'eux serait trop long et pourtant intéressant, car Youssef Chahine accorde de l'attention à chacun d'eux. En effet, si Averroès est bien évidemment le personnage principal, les personnages seconds ne sont pas secondaires : qu'il s'agisse de la mère de l'agresseur de Marwan, des mères de Youssef ou de Manuella, de l'émir de la secte ou de la serveuse de l'auberge, tous entrevus pourtant furtivement, chacun a droit à un traitement par l'image et le dialogue qui ne le limite pas à une simple figuration.

On prendra d'abord simplement comme exemple la matérialisation par la fiction du point de vue de Youssef Chahine : il s'agit du trio Averroès-Marwan-Youssef. En effet, ils symbolisent à eux trois la réponse de l'auteur au danger intégriste :

– Averroès, c'est le savoir, la réflexion et la discussion philosophique (la scène de confrontation avec Borhan, dans la cour de la mosquée) mais aussi l'action politique (il participe au pouvoir, via ses relations avec le calife, lors des nombreux dialogues avec celui-ci ; mais également via son rôle de grand Cadi (juge) où il dame le pion aux intégristes) et enfin le « bon vivre » (les scènes de banquets) qui va jusqu'à l'ironie par opposition à la répression aveugle (la « pirouette » finale du livre oublié pour le bûcher).

– Marwan, c'est l'insolence par rapport au pouvoir et aux convenances sociales (sa compagne est une gitane à la religion indéterminée), mais c'est aussi la lutte contre l'intégrisme par la création artistique (chant et danse) et le courage physique (il faudra une lance dans le dos pour le faire plier, au propre comme au figuré).

– Youssef, c'est la conservation et la transmission de l'héritage de tolérance d'Averroès : il est le seul à penser protection des œuvres (la séquence dans la cave, qui précède l'attentat par le feu, qui détruit apparemment l'œuvre d'Averroès) ou la séquence du départ-retour de Cordoue vers le Languedoc, où l'adversité et l'échec provisoire ne le font pas renoncer, riche qu'il est du martyr de son père, qui lui laisse comme seul héritage cette volonté de transmission.

Autre originalité du film de Youssef Chahine, la puissance et la richesse de ses personnages féminins : de la mère nourricière et confidente (Zeinab) à la femme d'action (Manuella) en passant par les femmes amoureuses mais indépendantes (Sarah et Salma), une large palette de caractères féminins est offerte au spectateur. Là encore, personnages seconds, mais pas secondaires : il suffit de « suivre » l'exemple de Manuella à travers tout le film, notamment dans les séquences musicales où elle mène la danse, au propre comme au figuré.

Enfin, dernier personnage important, le Calife. Il incarne toutes les dérives du pouvoir absolu (suivez mon regard du côté des gouvernants arabes, notamment celui de l'Égypte), et en particulier les errances par rapport à la secte : d'abord voulant minimiser, voire nier son influence ; puis allié objectif de celle-ci, croyant la contrôler et la manipuler (alors que c'est le contraire) ; enfin, rendu à la raison par ses deux fils, éliminant les

responsables intégristes en les prenant habilement à leur propre jeu. Homme fort, mais isolé (il ne participe jamais aux séquences festives à l'inverse de ses fils) il entretient une relation très ambiguë avec Averroès, symbolisée par la réhabilitation post-autodafé.

3) Les Lieux

Dès le générique, l'auteur prend bien soin de remercier les autorités syriennes et libanaises pour leur aide essentielle dans l'organisation des lieux de tournages et la figuration (pour l'anecdote, ce sont des soldats de l'armée libanaise qui constituent les troupes de la secte ou les foules urbaines du *Destin*!).

Le « spécialiste » pourra donc s'écrier : pourquoi ne pas tourner à Cordoue ? La réalité historique est donc bafouée !

Rappelons d'abord une fois de plus qu'un film historique n'est jamais une reconstitution, mais une fiction, ou l'auteur peut exprimer librement son point de vue sur les personnages, l'époque...et avant tout, on l'a vu, sur sa propre époque. D'autre part, filmer les séquences de dialogue (par exemple celles Al Mansour / Averroès) à l'intérieur de l'Alcazar de Cordoue n'aurait pas manqué de charme cinématographique...mais cet édifice a été construit en 1328 par les rois catholiques ! On le voit donc une fois de plus, la véracité des lieux et des décors (la Carcassonne de Viollet-le-duc !) n'a pas d'importance.

À l'inverse, on pourra travailler une piste intéressante : si la tolérance du « clan » Averroès est associée à des lieux familiers ou ouverts (l'auberge), le fanatisme est associé aux espaces vides (le désert) mais surtout aux forteresses : c'est dans une forteresse chrétienne que Gérard Breuil est brûlé vif, c'est dans une forteresse que se situe le repaire, pour ne pas dire la tanière, de la secte Al Charah. On retrouve donc ici le parallélisme des fanatismes, cher à l'auteur, mais aussi une allusion plus fine encore : les spectateurs avisés auront reconnu le krak des chevaliers, à la frontière syro-libanaise. Il s'agit donc d'un château fort d'origine chrétienne, qui sert de refuge à Al Charah (ancêtre d'Al Quaïda ?). Il rappelle également la forteresse d'Alamut, base de la secte des Assassins (XI^e siècle). Elle était dirigée par le « vieux de la montagne » qui fanatisait les ancêtres des « Kamikazes » islamistes actuels. Leur arme était l'assassinat politique ciblé, mais « suicide » : 100 % de réussite !

En conclusion, ce film foisonnant, où la dimension plaisir n'est jamais oubliée, permet une multiplicité d'axes d'analyse et de questionnement.

Nul doute que les élèves y trouveront de l'intérêt et leurs propres pistes ou sujets de débat.

1 – Sélection d'articles de presse

- **Analyses et critiques**

Le Monde (Jean-Michel Frodon), 17, mai 1997

Culture, 27 mai 1997

- **Entretiens**

Vacarme, (Jean-Philippe Renouard), septembre 2001

Culture, 15 octobre 1997

Le Monde (Jean-Michel Frodon), 17, mai 1997

2 – Bibliographie

Toutes les références citées sont disponibles à la Médiathèque de Pessac, ou à l'espace Histoire Images de cette même Médiathèque.

- **Sur le film et le réalisateur**

DVD du Destin (Edition Montparnasse)

K7 ' Cinéastes de notre temps » Youssef Chahine, réalisation Jean Louis Comolli

Scénario du Destin, Petite bibliothèque des Cahiers du Cinéma

- **Sur le cinéma égyptien et arabe**

Les cinémas arabes, Dossier Cinémaction, n°43, 1987

Regards sur le cinéma égyptien, Yves Thoraval, L'Harmattan, 1996

K7 « Caméra Arabe », Férid Boughedir, 1989

Dossier réalisé avec le concours du CDDP de la Gironde